

« Mitterrand à Vichy » par Serge MOATI et « Les Parisiens sous l'Occupation » par André ZUCCA.

La défaite et l'Occupation (1940-44), sujets tabous, enfouis dans l'inconscient collectif, à l'instar de cette fiction juridique, balayée par Jacques Chirac, d'un Etat non responsable des crimes commis durant cette période ? C'est bien le sens de ces deux « communications » qui ont aussitôt suscité la polémique. C'est d'abord le « document-fiction » de Serge Moati, « Mitterrand à Vichy », d'après le livre de Pierre Péan, « Une jeunesse française » (Fayard) qui relate la marche en crabe de Mitterrand pendant l'Occupation. Tous ces faits couraient sous le manteau, mais, aujourd'hui, ils sont projetés à l'écran, oeuvre d'auteurs peu suspects d'anti-mitterrandisme, quand il s'agit de Moati, embusqué, après le 10 mai, derrière les piliers du Panthéon, pour distribuer les roses au président élu. Quant à tel autre « sachant », comme dit Sarkozy, il évoque une nouvelle catégorie de Français, bien commode pour assurer la synthèse des maréchalistes anti-allemands, celle des « Vichysto-Résistants ».

Faut-il, comme Mitterrand, avec l'affaire Papon, continuer à enterrer le débat sous la cendre ? C'est la question posée, là encore, par l'exposition de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, « Les Parisiens sous l'Occupation », à partir des photos-couleurs d'André Zucca, publiées dans un recueil publié par Gallimard.

Pour qui découvre ces documents, plus de 60 ans après, l'impression nauséuse est celle d'une capitale tranquille, dont la population sirote à l'eau de

- 34 -

Seltz sur les terrasses de brasserie. Il y a, bien sûr, ici ou là, des uniformes inattendus : garde-champêtre, garde-chasse ? Qui sait, pour celui tombé d'une autre planète ?

La polémique est venue tardivement: fallait-il publier ces photos sans avertissement ou rappeler que Zucca travaillait pour l'occupant et son périodique « Signal » dont le but était de répandre une image pacifiée de la France vaincue et occupée ? Ou, fallait-il toujours nier l'état de la France, en 1940, celui de la « Grande Nation » brisée, vaincue, résignée et dont le seul recours avait été de s'abandonner à un vieux maréchal couvert de gloire ? Faut-il toujours occulter la solitude de De Gaulle, en 1940, quand, hormis les pêcheurs de Sein, les ralliements se comptaient sur les doigts d'une main ?

Il y a deux conclusions à tirer de ces zooms sur une période noire. C'est d'abord l'extrême sensibilité du sujet, plus de 60 ans après. La Commune de Paris et ses 25.000 morts ont été enfouis dans les mémoires quand l'amnistie ramène les derniers Communards. Reste, bien sûr, le pèlerinage du Mur des Fédérés, mais, là encore, l'oubli a fait son oeuvre. 1940-44 reste une plaie à vif parce que c'est là, pour la France, la facette la moins glorieuse d'une guerre aux crimes sans précédent. Comment, enfin, ne pas opposer au « Mitterrand à Vichy » et aux « Parisiens sous l'Occupation » la très belle manifestation de ferveur nationale qui a accompagné les obsèques du dernier Poilu de la Grande Guerre ? La France n'était pas divisée parce que ce jour de mémoire était, par-delà l'euphorie trompeuse de l'époque, celui d'une victoire. La vraie question, toujours posée et jamais résolue, reste celle de savoir comment et pourquoi la France avait pu subir, en si peu de temps, un tel désastre.

« Heures d'été » d'Olivier ASSAYAS, avec Juliette Binoche, Charles Berling...

Il faut voir ce film, plaider pour la mémoire contre l'oubli, pour la conservation des patrimoines, contre leur liquidation, au nom de la simple opportunité. C'est une critique sociale forte, une dénonciation caricaturale d'un véritable fléau : l'oubli des générations passées par les générations présentes. On hérite, on vend l'héritage du père, définition par excellence du patrimoine. On brade un patrimoine conservé et transmis pendant des générations parce que les temps ont changé, parce que le passé n'a plus de valeur. Hier ? On ne sait pas. Aujourd'hui ?

Sans doute. Demain ? C'est bien loin. Voilà le sens du film d'Assayas, protestation contre l'amnésie des générations actuelles, incantation douloureuse, au nom du patrimoine, valeur en déshérence, Assayas met ici en scène une mère de famille, veuve d'un artiste de renom, propriétaire d'une maison de famille, devenue maison de maître. Au crépuscule d'une vie qui lui échappe, elle tente de persuader son fils aîné de conserver cette maison. « Rien ne presse », répond-il, jusqu'au décès de sa mère. Et là, surgit l'inéluctable : sur les trois enfants, deux invoquent de misérables arguments pour se défilier, alors que le troisième, l'aîné, estime ne pas avoir les moyens de reprendre cette maison. C'est la vente, la maison de famille, livrée aux marchands du temple, antiquaires, négociants en tout genre, tabellions en quête de commissions, et trois fois de suite : succession, vente et réemploi. Comment justifier, non pas l'impécuniosité réelle ou supposée des générations actuelles, mais leur indifférence au patrimoine, à la mémoire de ceux qui les ont précédés... et dotés ? Là est la question, sans réponse, hormis la frénésie de vente pour un réemploi qui piétine la mémoire.